



HAL
open science

Comment rendre les sens du “N-word” ? L’exemple de la traduction française de *A Time To Kill* de John Grisham

Corinne Wecksteen-Quinio

► To cite this version:

Corinne Wecksteen-Quinio. Comment rendre les sens du “N-word” ? L’exemple de la traduction française de *A Time To Kill* de John Grisham. *Revue Française d’Etudes Américaines*, 2023, 174, pp.58-77. 10.3917/rfea.174.0058 . hal-04335183

HAL Id: hal-04335183

<https://univ-artois.hal.science/hal-04335183>

Submitted on 11 Dec 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial 4.0 International License

Comment rendre les sens du “*N-word*” ? L’exemple de la traduction française de *A Time To Kill* de John Grisham

CORINNE WECKSTEEN-QUINIO

Mots-clés : *N-word* ; traduction ; anglais-français ; connotation ; John Grisham

This paper addresses the N-word and its translations. The first problem is how to interpret the connotations of this sign, which are highly variable both on the diachronic level and the synchronic level. A study based on the French translation of the novel A Time to Kill (1989), by John Grisham, will show that there are various solutions and that the choices made by the translator depend on several different factors.

Cette contribution s’attache à l’étude de ce que l’on appelle le « *N-word* »¹ et à ses traductions. Il s’agit d’interroger l’emploi de ce signe, éminemment variable en raison des connotations² qui s’y attachent et de la charge émotive susceptible d’être véhiculée. La variabilité sera envisagée d’abord sur le plan diachronique : en effet, le *N-word* et tous les mots qui gravitent dans le même champ lexical (comme *Negro* ou *Black*) ont vu leur sémantisme et/ou leur usage évoluer au fil du temps, reflet de l’évolution des mentalités. Sur le plan synchronique ensuite, on se demandera si la connotation liée à ce « terme protéiforme » qu’est le *N-word* lui est intrinsèque ou si elle dépend du locuteur et du contexte d’énonciation (Kennedy, 2022 3-44).

Notre approche se situant dans le cadre d’une traductologie « réaliste », démarche d’investigation de la traduction faisant intervenir l’observation de corpus de textes traduits et intégrant les facteurs humains, sociologiques et culturels qui président à leur production (Ballard), la partie principale de cette contribution sera consacrée à une étude de corpus précise s’appuyant sur *A Time to Kill* (1989) de John Grisham. Nous inclurons également l’apport fourni par nos entretiens avec Dominique Defert³ à propos de sa traduction du roman, publiée en 1994, et du contexte dans lequel elle a été effectuée. Cela nous permettra de prendre en compte ce que Berman (75) appelle le « sujet traduisant », c’est-à-dire le

¹ Avertissement : les exemples et citations qui figurent ici contiennent le *N-word* en toutes lettres, tel qu’il est employé par des personnages fictifs ou par des chercheurs. Il ne faut y voir de notre part aucune forme de péjoration ni aucune intention de choquer quelque susceptibilité que ce soit, notre propos s’inscrivant dans le cadre de recherches scientifiques universitaires (voir McWorther).

² Dans le cadre restreint de cet article, nous ne pouvons nous attarder sur la définition du concept épineux de connotation (voir Kerbrat-Orecchioni; Wecksteen), au risque de négliger la partie proprement traductologique de l’étude. Nous envisageons la connotation comme un élément plus ou moins stable du signifié, qui permet de véhiculer du sens de façon détournée et qui, tout en s’écarter de la dénotation (éléments stables et objectifs du signifié), vient se superposer à elle pour la déformer.

³ Nous tenons à remercier chaleureusement Dominique Defert pour ses mails ainsi que pour les deux longs entretiens téléphoniques (3 et 5 avril 2022) au cours desquels nous avons sollicité sa mémoire, presque 30 ans après sa traduction. Merci également aux éditeurs de ce volume pour leurs remarques et suggestions pertinentes.

traducteur envisagé comme individu subjectif ayant une personnalité propre, liée à son parcours, mais aussi comme un professionnel adoptant une « position traductive » liée à un contexte socio-idéologique qui constitue son « horizon de traduction ».

A Time to Kill est un thriller judiciaire paru en 1989, mais il a été écrit sur plusieurs années, à partir du milieu des années 1980 (Grisham ix), époque marquée par le conservatisme de la présidence Reagan sur les questions raciales. Les désillusions de cette période qui fait suite au Mouvement pour les droits civiques (*post-civil rights era*) culminèrent avec l'affaire Rodney King (1991) et les émeutes de Watts (1992) consécutives à l'acquittement des policiers blancs qui avaient passé à tabac cet automobiliste noir. Initialement, seuls 5 000 exemplaires du roman sont imprimés et aucune édition de poche ni aucuns droits pour l'étranger ne sont prévus. Ce n'est qu'à la faveur du succès populaire de romans et d'adaptations cinématographiques ultérieurs⁴ que ce premier roman de Grisham a connu un regain d'intérêt, donnant même lieu en 1996 à un film éponyme (*Le Droit de Tuer* en français), avec Sandra Bullock, Samuel L. Jackson et Matthew McConaughey dans les rôles principaux. Ceci explique pourquoi la traduction sous la plume de D. Defert⁵, intitulée *Non Coupable*, puis rééditée sous le titre *Le Droit de Tuer* en raison du succès du film, n'est sortie en France qu'en 1994, année de l'affaire O. J. Simpson aux États-Unis. Ce joueur de football américain fut accusé d'un double meurtre mais acquitté au pénal en 1995, en raison peut-être du parjure d'un policier témoin à charge, qui avait nié avoir jamais utilisé le *N-Word* pour faire référence à des personnes noires (Kennedy, 2022 x).

De ce point de vue, étudier la traduction de *A Time to Kill* est importante : le roman, publié par un auteur blanc dans une période particulièrement tendue concernant les questions raciales, met en scène le viol d'une fillette noire par des hommes blancs dans le Mississippi. L'usage de termes symptomatiques du racisme anti-noir aux États-Unis, comme le *N-word*, y est central et pose un certain nombre de problèmes de traduction vers le français. L'analyse permettra donc de montrer que les choix opérés par le traducteur sont liés à divers paramètres

⁴ *The Firm* [1991]/*La Firme* [1992] et *The Pelican Brief* [1992]/*L'Affaire Pélican* [1993] ont été adaptés au cinéma en 1993, avec Tom Cruise dans le rôle principal pour le premier film et Denzel Washington et Julia Roberts pour le second.

⁵ Selon sa fiche sur le site de l'ATLF, D. Defert a obtenu un bac scientifique et une licence de géophysique et géotechnique, avant de sortir diplômé de l'École Nationale Supérieure Louis-Lumière (option cinéma). Certains choix stylistiques, liés essentiellement au traitement des répétitions, peuvent trouver leur origine dans ce regard de cinéaste : « Peut-être parce que j'ai réalisé des films et écrit des scénarios, je crois au hors champ, au non dit, à tout ce que peut dire un regard, un silence, une ombre. Je crois aussi à l'effet Koulechov, appliquée [sic] à la littérature ! » (Defert, 2015 95). C'est à la suite de la lecture des nouvelles de science-fiction écrites par D. Defert que Gérard Klein, directeur de la collection « Ailleurs et Demain » chez Robert Laffont, lui a proposé en 1984 de rejoindre son équipe de traducteurs.

énonciatifs mais aussi que les considérations d'ordre linguistique ou sociologique relatives à la souplesse d'utilisation du *N-word* sont soumises au prisme d'une langue-culture autre.

Variabilité diachronique

Le *N-word* est étymologiquement lié à l'espagnol *negro* et au latin *niger* (Kennedy, 2022 4), signifiant tout simplement *noir*, et ce n'est qu'au fil du temps qu'il est devenu l'insulte que l'on connaît. Vettorato⁶ (29) situe autour de 1800 l'époque où le terme s'est chargé de connotations extrêmement négatives, Kennedy (4) avant la fin des années 1830. Cependant, au cours du XIX^e siècle, la communauté noire tente de se réappropriier le *N-word*⁷ et Vettorato (35) indique qu'à partir de 1965, « “Nigger” devient un étendard incarnant l'identité noire, dans sa capacité à renverser la [sic] conventions, à détruire les codes de la bienséance blanche, à renvoyer au visage de la société son horreur et sa barbarie raciste ». Toutefois, dans le cadre actuel⁸, où la dénomination des populations minoritaires et la discrimination sont au centre d'enjeux éthiques et politiques, le *N-word* fait toujours le plus souvent figure de tabou, ce qui rejaillit sur sa traduction : pensons à *Ten Little Niggers* (1939) d'Agatha Christie, que l'éditeur américain a remplacé dès 1940⁹ par *And Then There Were None*, le changement étant intervenu en 1985 au Royaume-Uni mais très récemment en France (août 2020), le titre passant de *Les dix petits nègres* à *Ils étaient dix*¹⁰.

Dans le même champ lexical, *Negro* a lui aussi été soumis à une variation temporelle, comme le montre le commentaire métalinguistique dans l'exemple suivant, tiré de notre corpus :

[L'action se passe dans le Sud des États-Unis dans les années 1980.]
“Row Ark, guess who was the third white man in Mississippi to join the NAACP?” [...] “Me. Lucien Wilbanks. Joined in 1967. White people thought I was crazy.” [...] “Of course, **black folks, or Negroes as we called them back then**, thought I was crazy too. Hell, everybody thought I was crazy back then.”

(Grisham 324)

⁶ Vettorato met en lumière l'interaction entre littérature et politiquement correct, entre poétique et politique.

⁷ Plus tard, dans le cadre du mouvement de la Harlem Renaissance (années 1920), Zora Neale Hurston a inventé les termes *niggerati* et *Negrotarians* (Beauchamp 414).

⁸ Beauchamp (413-414) relève un glissement des tabous : « That Victorian reticence over sex and profanity we have, at least in the higher reaches of the literati, transcended; but in our own temporal provincialism have substituted matters of race: thus the recent edition of *Huckleberry Finn* with all the *niggers* taken out and *slaves* substituted [...] ».

⁹ Une autre version, parue sous le titre *Ten Little Indians* en 1964, a également existé.

¹⁰ Nous ne pouvons nous attarder ici sur les débats qui ont accompagné la retraduction de cette œuvre ou d'autres, comme *The Adventures of Huckleberry Finn*. Nous renvoyons le lecteur à notre bibliographie, en particulier Duplay et Prolongeau pour le roman de Christie, et Wecksteen-Quinio & Høepffner pour celui de Mark Twain, ainsi qu'à la contribution de Ronald Jenn dans ce dossier.

— Row Ark, devinez qui fut la troisième personne inscrite à la N.A.A.C.P. dans tout le Mississippi ? [...]

Moi. Lucien Wilbanks. J'ai rallié la N.A.A.C.P. en 1967. Les Blancs m'ont pris pour un dingue. [...]

Évidemment, **les Noirs, les nègres, comme on les appelait alors**, me prenaient pour un dingue. Aux yeux de tout le monde, je passais pour un fou, à l'époque.

(Defert 459)

Alors même qu'en 1967, date citée dans l'extrait, *Negro* était encore un terme relativement neutre, utilisé par les membres de la communauté noire elle-même pour se décrire, le traducteur a choisi le nom *nègres*, car il fallait établir un contraste avec *les Noirs*, traduction de *black folks*. Cependant, même si *nègre* possède une acception vieillie (comme le précise le *Petit Robert* 2000)¹¹ qui permet de le rapprocher de l'usage de *Negro* dans cet extrait, ni les paramètres diachroniques ni même l'inscription des termes dans le lexique ne sont superposables d'une langue à l'autre¹² (voir *infra* 3.2. « Traduction par *nègre* »).

Il faut savoir cependant que *Negro* commençait à être critiqué à cette époque, au profit de *Black*¹³ :

[*Negro*] started its decline in 1966 and was totally uncouth by the mid-1980s. The turning point came when Stokely Carmichael coined the phrase *black power* at a 1966 rally in Mississippi. Until then, *Negro* was how most black Americans described themselves. But in Carmichael's speeches and in his landmark 1967 book, *Black Power: The Politics of Liberation in America*, he persuasively argued that the term implied black inferiority. Among black activists, *Negro* soon became shorthand for a member of the establishment. Prominent black publications like *Ebony* switched from *Negro* to *black* at the end of the decade, and the masses soon followed. According to a 1968 *Newsweek* poll, more than two-thirds of black Americans still preferred *Negro*, but *black* had become the majority preference by 1974. Both the Associated Press and the *New York Times* abandoned *Negro* in the 1970s, and by the mid-1980s, even the most hidebound institutions, like the U.S. Supreme Court, had largely stopped using *Negro*.

(Palmer)

Après ces quelques éléments montrant la fluctuation de la perception des termes au cours du temps, en lien avec l'évolution des préoccupations et une sensibilité plus aiguë vis-à-vis des

¹¹ Signe des temps, la version actuelle en ligne du *Petit Robert* indique pour *nègre* : « vieilli et péjoratif. Noir, Noire. Terme **devenu** raciste, sauf quand il est employé et revendiqué par les Noirs eux-mêmes » [nous soulignons].

¹² Lors d'une discussion concernant cet extrait, le traducteur et universitaire Serge Chauvin a suggéré de traduire ici *Negroes* par *gens de couleur* : en français, il n'y a pas de nom « intermédiaire » entre *nègre* et *Noir* (contrairement à *Negro*, qui peut se placer entre le *N-word* et *Black*), ce qui implique que le traducteur doive « tirer » le terme *Negro* dans un sens ou dans l'autre.

¹³ L'évolution diachronique ne s'est pas arrêtée là, et elle a même atteint des termes censés être dénotativement neutres comme *Black*, au profit de *African(-)American* (voir Sigelman *et al.*, Palmer, ainsi que l'article de Nicolas Martin-Breteau dans ce numéro).

considérations d'ordre ethno-racial¹⁴, nous voudrions nous attacher maintenant à la variabilité synchronique.

Variabilité synchronique

De prime abord, la connotation péjorative du *N-word* semble être intrinsèque au mot lui-même : « The word “nigger” is a key term in American culture. It is a profoundly hurtful racial slur meant to stigmatize African Americans. [...] The term “nigger” is in most contexts, a cultural obscenity ». (Kennedy, « A Note On The Word “Nigger” »)

Le problème est cependant bien plus complexe. Le statut de l'énonciateur est en effet primordial en la matière, et le *N-word*, réputé injurieux s'il est prononcé par un Blanc¹⁵, pourra être neutralisé, voire, à l'inverse, prendre une valeur affective positive, s'il est employé au sein de la communauté noire. C'est d'ailleurs ce que l'on a beaucoup entendu au cours des années 1990 dans du rap chanté par des interprètes noirs, dans le cadre de l'expansion de la culture hip-hop, où le terme (souvent sous la forme *nigga/niggaz*)¹⁶ peut être employé comme hypocoristique, même si le sujet est très sensible¹⁷. Reprenant la typologie de Geneva Smitherman dans son ouvrage de 1977 intitulé *Talkin' and Testifyin': The Language of Black America*, Kennedy précise que la linguiste prête au moins quatre significations au *N-word* dans ce cas :

It may simply **identify black folks** as in “All the niggahs in the Motor City got rides” (a sentence she translates as “All persons of African descent that live in the city of Detroit have automobiles”). It may **express disapproval of a person's actions**, as in “Stop acting like a nigger.” It may

¹⁴ Pensons au mouvement « Black Lives Matter » né aux États-Unis en 2020.

¹⁵ Le propos pourrait toutefois être nuancé en fonction de l'époque, du lieu et du contexte : le linguiste Samuel Hayakawa (90-91) fait état d'une anecdote rapportée par un sociologue noir qui, adolescent dans les années 1930, se faisait appeler « little nigger » par un couple de Blancs pourtant très gentils avec lui, et qui l'avaient même accueilli chez eux, dans une région très peu fréquentée par les personnes noires : là où l'adolescent noir attachait de fortes connotations péjoratives au *N-word*, le locuteur blanc employait le terme comme synonyme familier de *Negro*, si l'on en croit l'interprétation du linguiste Geoffrey Leech (44-45). Par ailleurs, Randall Kennedy, juriste africain-américain et professeur de droit à Harvard, estime que des personnes blanches peuvent utiliser le *N-word* de façon acceptable (position loin d'être consensuelle), et il cite même le roman de John Grisham à l'étude : « There is nothing necessarily wrong with a white person saying “nigger,” just as there is nothing necessarily wrong with a black person saying it. What should matter is the context in which the word is spoken—the speaker's aims, effects, alternatives. To condemn whites who use the N-word without regard to context is simply to make a fetish of *nigger*. Harriet Beecher Stowe (*Uncle Tom's Cabin*), Mark Twain (*Huckleberry Finn*), William Dean Howells (*An Imperative Duty*), Edward Sheldon (*The Nigger*), Eugene O'Neill (*All God's Chillun*), Lillian Smith (*Strange Fruit*), Sinclair Lewis (*Kingsblood Royal*), Joyce Carol Oates (*Them*), E. L. Doctorow (*Ragtime*), John Grisham (*A Time to Kill*), and numerous other white writers have unveiled *nigger*-as-insult in order to dramatize and condemn racism's baleful presence » (Kennedy, 2022 41).

¹⁶ Voir Kennedy, 1999/2000 90.

¹⁷ La chanteuse latino-américaine Jennifer Lopez a suscité un tollé en 2001 pour avoir utilisé le terme *nigga* (dans ses connotations affectives) car elle-même n'était pas noire. Par ailleurs, le réalisateur Spike Lee, qui a lui-même utilisé parfois beaucoup le *N-word* dans certains de ses propres films, critique cet emploi dans *Pulp Fiction* et *Jackie Brown*, du réalisateur blanc Quentin Tarantino (Kennedy, 1990/2000 91-92 et Beauchamp 414).

designate a person who is “**identifying with and sharing the values and experiences of black people**: “James Brown is a ‘shonuff nigger.’” Or, finally, according to Smitherman, it may be a **term of personal affection or endearment**, as in “He my main niggah,” meaning, “He’s my best friend.” [nous soulignons]

(Kennedy, 1999/2000 89)

Il s’agirait d’une façon de se réapproprier le terme, parfois même de le revendiquer (voir Vettorato *supra*), mais Kennedy (1999/2000 90) précise toutefois que son utilisation présuppose une forme de connivence avec l’interlocuteur, tout en insistant sur le fait que de nombreux locuteurs noirs rejettent cet emploi, qui pourrait même révéler les stigmates laissés par la domination des Blancs, voire une certaine haine de soi¹⁸. Il revient donc au traducteur d’interpréter les connotations effectivement véhiculées par le *N-word* et de faire des choix : c’est ce que nous allons étudier dans la suite de cet article, qui constitue l’analyse de corpus proprement dite, tout en soulignant que les termes proposés dans la traduction s’inscrivent alors dans un autre cadre linguistico-culturel.

Variantes en traduction : considérations herméneutiques et paramètres stylistiques/pragmatiques

L’action du roman étudié se passe dans le Mississippi au cours des années 1980, cadre familial de l’auteur puisque Grisham, né dans l’Arkansas, était à l’époque avocat et a été élu à la Chambre des Représentants du Mississippi comme démocrate, de 1984 à 1990 (Murray). Il peut ainsi être considéré comme un écrivain du Sud, au fait des préjugés raciaux encore particulièrement vivaces dans cette partie du pays. Une fillette noire a été violée par deux jeunes Blancs, des « *rednecks* », et son père, Carl Lee Hailey, décide de faire justice lui-même et de les tuer, ce qui le conduit devant la justice. Dans ce roman de 515 pages, nous avons relevé 142 occurrences du *N-word* : 128 émanent de locuteurs blancs (pour la plupart peu favorables aux Noirs, voire ouvertement racistes et plus ou moins proches du Ku Klux Klan) et 14 de locuteurs noirs. Toutefois, plusieurs dizaines d’énoncés comportent le *N-word* alors qu’ils émanent soit du narrateur omniscient (implicitement John Grisham), soit de l’avocat blanc progressiste qui défend son client noir au péril de sa vie, soit de personnages compatissants et compréhensifs envers le père de famille noir.

Pour ce qui est des traductions proposées par D. Defert, nous avons noté pas moins de 9 variantes :

¹⁸ Pour certains, la culture populaire noire « qui a fait entrer dans les foyers de l’Amérique blanche les chansons de N.W.A. (“Niggaz With Attitude”) et la série policière *The Wire*, porterait en elle des résidus de l’aliénation et de la haine de soi qu’a léguées l’esclavage aux Noirs des États-Unis » (Vettorato 30).

Traductions relevées pour les 142 occurrences du <i>N-word</i>	Nombre d'occurrences / %	Personnage blanc	Personnage noir
NÉGRO(S)	67 (47,18 %)	62	5
PRONOM ANAPHORIQUE renvoyant à NÉGRO	2 (1,4 %)	2	0
NÈGRE	17 (11,97 %)	15	2
NÈGRESSE	5 (3,52 %)	5	0
Reprise par NOM PROPRE	1 (0,7 %)	1	0
HYPERONYMISATION	6 (4,23 %)	3	3
REFORMULATION	2 (1,4 %)	2	0
NOIR(S), NOIRE	30 (21,12 %)	27	3
EFFACEMENT	12 (8,45 %)	11	1

Ces 9 variantes peuvent être ramenées à 7, puisque deux pronoms anaphoriques renvoient au nom *négro* et que *négresse* est le féminin de *nègre* (voir le tracé en pointillés dans notre tableau). Nous allons nous intéresser plus précisément à la répartition de chacune de ces stratégies, selon les personnages et les situations, et à leurs modalités d'utilisation.

Traduction par *négro*

Négro et ses reprises par pronom représentent plus de 48,5 % des traductions proposées pour le *N-word*. Répertoire comme péjoratif et comme injure raciste par le *Petit Robert*, le terme correspond ici en tous points à l'utilisation du *N-word*, souvent pétri de connotations péjoratives et insultantes dans ce Sud des États-Unis encore marqué par le racisme (64 des 69 occurrences émanent de Blancs). On trouve d'ailleurs un passage où les jurés, tous blancs, ont une discussion métalinguistique concernant l'usage même du terme :

“[...] I don't see how anybody could vote not guilty, and I want just one of you to explain to me how you could vote in favor of this **nigger!**”
“Don't say that word again!” yelled Wanda Womack.
“I'll say '**nigger**' if I wanna say '**nigger**,' [...]” replied Rita Mae.
“Please don't use that word,” said Frances McGowan. [...]
“**Nigger, Nigger, Nigger, Nigger, Nigger, Nigger,**” Rita Mae yelled across the table. [...]
“Oh boy,” said the foreman. “Look, Miss Plunk, let's be honest, okay. Most of us use that word, from time to time. I'm sure some of us use it more than others. But it's offensive to many people, and I think it'd be a good idea not to use it during our deliberations. [...] Can we all agree not to use that word?” [...]
The N word was carefully avoided by those wanting a conviction.

(Grisham 492-493)

— [...] Il n'y a pas trente-six solutions. Et j'aimerais bien que quelqu'un m'explique comment on pourrait voter en faveur de ce **négro** !
— Mesurez votre langage ! lança Wanda Womack.
— Je dirai « **négro** » si ça me chante ! [...] répliqua Rita Mae.
— Évitez d'employer ce terme, dit Frances McCowan [*sic*]. [...]
— **Négro ! Négro ! Négro !** hurla Rita Mae de l'autre côté de la table. [...]

— Calmons-nous, dit le président. Écoutez, Miss Plunk, soyons honnêtes, d'accord ? La plupart d'entre nous utilisent ce terme de temps en temps. Je sais bien que certains l'utilisent plus souvent que d'autres. Mais c'est un terme offensant pour beaucoup. Il serait donc judicieux de le bannir de notre vocabulaire le temps des débats. [...] Pouvons-nous nous entendre sur ce point ? [...]

Le terme « **négro** » fut soigneusement évité par ceux qui voulaient une condamnation.

(Defert 686-688)

Le président du jury montre bien toute l'ambiguïté du terme, dont il dit qu'il est employé peu ou prou par toutes les personnes présentes, mais dans des proportions diverses et avec des connotations parfois divergentes, même si les relents racistes sont toujours sous-jacents et prêts à ressurgir¹⁹.

Sur les 14 occurrences du *N-word* prononcées par des personnages noirs²⁰, 5 sont également traduites par *négro*. À chaque fois cependant, il s'agit de faire réagir un Blanc, comme dans l'extrait suivant :

“You know how many **niggers** at Parchman?” [...]

“You got any idea what those **niggers** will do to a white boy who raped a little black girl?”

(Grisham 36)

— Tu sais combien il y a de **négro**s à Parchman ? [...]

— Tu sais ce que font les **négro**s aux Blancs qui violent une fillette noire ?

(Defert 58-59)

Ozzie, le shérif noir, essaie de pousser un des violeurs blancs à dénoncer son complice, en lui faisant prendre conscience de ce qui l'attend à la tristement célèbre prison de Parchman. Reprendre le terme insultant utilisé par les « *rednecks* », terme qui cristallise toute leur haine envers les Noirs, permet de rendre la menace plus concrète tout en présentant la situation du point de vue du Blanc raciste, ce qui peut l'amener à croire que le shérif veut vraiment l'aider. D. Defert nous a confirmé qu'il avait eu tendance à utiliser *négro* essentiellement dans la bouche de racistes, afin de ne pas banaliser le terme mais bien pour préserver sa puissance et contribuer à l'efficacité du dialogue, et que lorsqu'il était prononcé par un personnage noir, comme dans l'extrait cité, il s'agissait d'exprimer la façon dont les Blancs voyaient et traitaient les Noirs.

Traduction par *nègre*

Pour la traduction du *N-word* par *nègre*, les conclusions devront être plus nuancées : en français, le terme peut être soit vieilli, soit péjoratif (*Petit Robert*). On retrouve donc, dans

¹⁹ On notera que D. Defert a traduit [*t*]he *N-word* par [*l*]e terme « *négro* », explicitant ainsi la périphrase.

²⁰ L'une d'entre elles consiste toutefois en des pensées attribuées à des « *rednecks* ».

le domaine francophone cette fois, la variabilité diachronique ainsi que la péjoration, sans que ces paramètres puissent être immédiatement superposables à ceux qui existent dans le domaine anglophone : le lexique ne reflète pas la même histoire et les mêmes mentalités, le nom *nègre* n'étant pas utilisé de la même façon que le *N-word* Outre-Atlantique (Laferrière 2020a et 2020b). Chose intéressante à préciser ici, le traducteur nous a indiqué que les nombreuses occurrences du *N-word* dans le roman n'avaient fait l'objet d'aucune discussion avec l'éditeur et qu'il avait eu une liberté de choix totale pour sa traduction. Cela a été la même chose récemment pour un autre ouvrage de Grisham, *The Reckoning* (2018), dont l'action se situe dans le Mississippi des années 1940. En rendant la traduction de cet opus, intitulée *La Sentence* (2020), D. Defert a toutefois préféré prévenir l'éditeur qu'il y avait volontairement employé le terme *nègre*, dans un sens non péjoratif étant donné le contexte, afin que, lors de la relecture, ce choix soit respecté.

Dans la plupart des extraits qui nous intéressent dans le roman *A Time to Kill*, le terme *nègre* est toutefois à rapprocher de *négro*, et la motivation du traducteur est simplement stylistique, afin de varier l'expression ou d'éviter la répétition du même terme injurieux prononcé par un Blanc²¹. Dans deux autres cas cependant, sur un total de 17, le terme est utilisé par un personnage noir :

[Carl Lee Hailey est venu à Chicago pour acheter un fusil à son vieil ami Cat, afin de tuer les violeurs de sa fille.]

Cat was mildly surprised but didn't show it. Where did this simple small-town Mississippi **nigger** find a thousand dollars?

(Grisham 58)

Cat était passablement surpris, mais n'en laissa rien paraître. Où un pauvre **négre** d'un petit bled du fin fond du Mississippi pouvait-il bien trouver mille dollars ?

(Defert 88)

Le *N-word* revêt manifestement des connotations affectives (voir 2. « variabilité synchronique »), et l'on retrouve ici la troisième des significations qui, selon Smitherman, peuvent être attribuées par un locuteur noir à ce terme : l'identification du personnage avec un membre de la communauté noire, dont il peut partager les valeurs et les expériences, les deux protagonistes étant des gens du peuple ayant forgé des liens très forts lors de la guerre du Vietnam. C'est une des très rares occurrences où le traducteur a osé mettre le mot *nègre* dans les pensées d'un personnage noir, le contexte étant suffisamment explicite pour que le lecteur

²¹ Voir Defert, 2015 94-95 sur la gestion de la répétition et de la redondance, dans un article qui présente sa conception générale de la traduction, consistant à « [i]ntriguer, surprendre, charmer », ce que l'on pourrait appeler son « projet de traduction » (Berman 76).

puisse se rendre compte du potentiel affectif du terme et éliminer une interprétation péjorative.

Dans l'exemple suivant, l'interprétation du *N-word* est plus subtile :

[Le shérif et l'un de ses adjoints, tous deux noirs, sont en planque devant la maison de Jake, l'avocat blanc qui défend l'accusé noir. Un informateur anonyme a prévenu que quelqu'un allait faire sauter la maison.]

“You gonna tell Jake?” asked Pirtle.

“Not yet. [...]”

“Yeah, but what if Jake hears us and comes through the door firin' away. He might think we're just a couple of **niggers** tryin' to break in.”

(Grisham 273)

— Tu vas pas prévenir Jake ? demanda Pirtle

— Pas encore. [...]

— Ouais, mais si Jake nous entend et déboule de la maison en tirant sur tout ce qui bouge ?

Il peut nous prendre pour deux **nègres** prêts à le cambrioler.

(Defert 388-389)

On peut s'étonner de ce que le shérif adjoint prête de telles pensées et de tels mots à Jake, l'avocat blanc de Hailey, pour renvoyer à lui-même et à son supérieur, mais ici les protagonistes pourraient être pris pour des cambrioleurs, et donc des personnes peu fréquentables. Dans la typologie de Smitherman, ceci correspond à la deuxième des significations du *N-word* lorsqu'il est utilisé par un locuteur noir : l'expression de la désapprobation vis-à-vis des actions commises par un individu. On peut donc comprendre le choix de traduction par *nègre*, envisagé ici dans son acception péjorative en raison du contexte énonciatif.

Traduction par nom propre

Pour la traduction du *N-word* par un nom propre, la motivation est d'ordre stylistique, même si l'on peut s'interroger sur son bien-fondé :

[Freddie Cobb, le frère de l'un des deux violeurs blancs tués par Hailey, le père de la fillette noire, vient demander l'aide du Ku Klux Klan.]

Is the nigger in jail? Yes, and he's treated like a king. Got a nigger sheriff up there, Walls, and he likes this **nigger**. [...]

(Grisham 140)

Le nègre est-il en prison ? Oui, traité comme un pape ! On a un négro comme shérif, là-bas ; **Hailey** est son chouchou. [...]

(Defert 203)

On constate ici une réorientation de l'énoncé, avec le nom propre (*Hailey*) comme sujet à la place du *N-word* en fonction COD (complément d'objet direct). Si cette solution permet d'apporter un peu de variété dans l'expression, au milieu de termes comme *nègre* ou *négro*

pour traduire les deux premières occurrences du *N-word*, on peut se demander si elle ne déforme pas légèrement le propos de l'original : le personnage n'était justement jamais mentionné par son nom, comme s'il ne se caractérisait que par sa couleur²².

Traduction par hyperonymisation

L'hyperonymisation, qui consiste à passer d'un terme spécifique, ayant une extension étroite, à un terme plus général, concerne six occurrences du *N-word*. Dans deux extraits (où figurent les termes d'extension plus large « ce type » et « ces gens »), il s'agit de nouveau de considérations plus stylistiques que sémantiques, afin d'éviter une répétition du nom *négro* dans la bouche de Blancs manifestement hostiles aux Noirs. En revanche, les quatre autres cas d'hyperonymisation constituent des solutions pragmatiques potentiellement séduisantes pour contourner les difficultés liées au statut du locuteur qui prononce le *N-word*. Pour des raisons de place, nous n'en examinerons qu'un seul²³ :

From the bench Bullard [...] counted blacks—hundreds of them [...]. What he ought to do was order the deputies out of the courtroom and throw Cobb and Willard to the **niggers**.
(Grisham 67)

De son fauteuil de juge, Bullard compta [...] les Noirs. Ils étaient des centaines [...]. La meilleure chose à faire, ce serait de faire sortir les policiers de la salle et de jeter Cobb et Willard en pâture à la **foule**.
(Defert 102)

L'alcool aidant, le juge Bullard imagine avec une certaine joie laisser les Noirs faire justice eux-mêmes et s'occuper des deux violeurs blancs. Il faut savoir que ce juge est un Blanc favorable aux Noirs et élu en partie grâce à leur vote. Ces considérations textuelles et pragmatiques expliquent pourquoi D. Defert traduit le *N-word* par l'hyperonyme *foule*, et même si l'on a l'impression que la couleur devient alors invisible, il ne faut pas oublier que le contexte est suffisamment explicite quant à la composition de cette foule dans la salle d'audience (« hundreds of [blacks] »).

Traduction par reformulation

²² En revanche, on notera que le nom du shérif (*Walls*) est présent dans l'original (car bien qu'il soit noir, il représente quand même l'autorité) mais qu'il disparaît dans la traduction. Ce choix pourrait être lié au fait que D. Defert a pour principe de ne pas répéter ce que le lecteur sait déjà.

²³ Nous avons relevé trois cas où le *N-word* est employé par des personnages noirs pour véhiculer des connotations affectives envers un autre personnage noir ou s'identifier à un membre de la communauté noire : l'hyperonymisation (par « type », « les autres » et « frères ») permet alors de « neutraliser » la couleur et d'insister sur d'autres éléments, comme la compassion ou la cohésion du groupe.

La reformulation ne concerne que deux cas : dans le premier, qui vient à la suite de l'extrait précédent et figure là encore dans une pensée du juge Bullard, D. Defert traduit *fat nigger women* (Grisham 68) par *grosses doudous* (Defert 102), choix qui crée un déplacement et un décalage au niveau de la localisation, puisqu'il est fait allusion non plus aux États-Unis mais aux Antilles, avec toutes les associations à la créolité qui peuvent être convoquées dans l'esprit du lecteur francophone avec ce régionalisme familier aux connotations positives. D. Defert, bien conscient de ce décalage, nous a confirmé qu'il fallait ici un terme affectueux, et que « grosses négresses » n'aurait pas permis de véhiculer cet aspect. Nous lui avons proposé la solution « grosses mammas », qu'il a trouvée très intéressante²⁴, et nous a indiqué que s'il avait pu recourir à internet à l'époque, il aurait cherché dans des œuvres littéraires francophones le nom que les auteurs employaient pour renvoyer à des matrones noires.

Le second cas concerne une expression très imagée :

“Listen, Jake, when I was in my prime I knew every black preacher in fifteen counties. [...] I was the only white radical NAACP lawyer in north Mississippi. [...] These were my people. [...] They'll start arriving in the morning, and by noon **you won't be able to stir niggers with a stick in downtown Clanton.**”

“Where will they come from?”

“Everywhere. You know how blacks love to march and protest. [...]”

(Grisham 487-488)

— Écoute, Jake, quand j'étais au sommet, je connaissais tous les pasteurs des quinze comtés alentour. [...] J'étais le seul avocat blanc de la N.A.A.C.P. dans le nord du Mississippi. [...] C'étaient mes frères [...]. Ils vont commencer à arriver demain matin, et vers midi **la place sera noire comme du goudron.**

— D'où viennent tous ces gens ?

— De partout. Tu sais comme les Noirs affectionnent les marches de protestations. [...]

(Defert 680-681)

Le vieil avocat blanc étant manifestement acquis à la cause des Noirs depuis longtemps, on peut difficilement attribuer un caractère péjoratif à l'utilisation du *N-word* ici (deux occurrences de *black/blacks* figurant d'ailleurs dans le même passage). L'énonciateur reprend peut-être à son compte le terme tel qu'il est utilisé parfois par les Noirs eux-mêmes, pour faire référence à des personnes appartenant à leur communauté, à moins qu'il ne s'agisse de la perception qu'auront les badauds (et le jury blanc) lorsqu'ils verront une foule compacte de manifestants noirs devant le tribunal. Dominique Defert a évité l'écueil de traduire le *N-word*

²⁴ Évidemment, on se heurte potentiellement au même écueil que pour *doudou*, le terme *mamma* pouvant faire penser à l'Italie. On pourrait songer toutefois au film américain *Big Momma's House* (et à ses deux suites), distribué en France sous le titre *Big Mamma*, qui met en scène une vieille femme noire en surpoids, le problème étant ici lié au fait que ces films sont bien postérieurs au roman de Grisham (2000 pour le premier, 2006 et 2011 pour les suites).

par un terme péjoratif (au risque de brouiller l'image associée au personnage) tout en ayant recours à une comparaison comportant l'adjectif de couleur *noire* mais aussi le nom *goudron* (associé au supplice du goudron et des plumes infligé aux Noirs par le Ku Klux Klan). Le choix du traducteur est ici motivé par la valeur qu'il attribue au *N-word* en fonction du locuteur qui l'utilise et des idées qu'il est censé avoir.

Traduction par *noir*

Sur les 30 occurrences de *Noir(s)/Noire*, 27 sont le fait de personnages blancs, dont 5 figurent dans des énoncés émanant de « *rednecks* » ou de membres du KKK, et dans ces cas-là, le choix n'est pas motivé par une différence de connotations (tous les emplois du *N-word* y sont péjoratifs et/ou insultants) mais là encore par des considérations stylistiques (pour éviter une répétition de *nègre* ou de *négro*). En revanche, 17 occurrences sont à attribuer soit au narrateur omniscient, soit à des Blancs ayant de l'empathie pour les Noirs, soit à l'avocat blanc défenseur de l'accusé noir, comme dans cet extrait :

[« the bastard » renvoie à un violeur.]

“I think I could at least hang a jury. Just convince one or two that the bastard needed to die.”

“Like Monroe Bowie.”

“Exactly. Just like Monroe Bowie. He was a sorry **nigger** who needed killing and Lester took a walk. [...]”

(Grisham 63)

— Je crois que je pourrais retourner un jury. Il suffit de convaincre un ou deux jurés que ce salaud méritait de mourir.

— Comme Monroe Bowie.

— Exactement. Comme Monroe Bowie. C'était un sale **Noir** qui méritait d'y passer, et Lester est ressorti libre comme l'air. [...]

(Defert 95-96)

Comment expliquer le recours au terme *Noir*, généralement perçu comme relativement neutre ? On peut penser que Jake, l'avocat blanc, reprend à son compte le *N-word* tel qu'il est parfois utilisé par les personnages noirs entre eux, mais cet emploi, déjà controversé au sein de la communauté noire elle-même, l'est encore plus dans la bouche d'un Blanc, même favorable aux Noirs²⁵. Pour ce qui est de la traduction, D. Defert nous a expliqué qu'il était difficile de mettre *négro* dans la bouche de Jake, dans la mesure où il discute avec son ami noir le shérif et où l'utilisation de termes potentiellement insultants ne s'accorde pas avec

²⁵ D'aucuns diront en effet que l'utilisation du *N-word* par un Blanc, même libéral et progressiste, témoigne de l'hyper-racialisation des rapports sociaux.

l'image du personnage, qui renvoie indirectement à l'auteur John Grisham²⁶. Selon le traducteur, il aurait fallu alors encadrer *négro* de guillemets ou le faire figurer en italiques pour que le lecteur comprenne la distanciation, ce qui aurait nui à la fluidité du dialogue. Le choix s'est donc porté sur le nom *Noir*, ce qui peut être considéré comme une forme de censure (en quelque sorte intériorisée par le traducteur), mais on peut penser que la traduction de l'adjectif *sorry* par *sale*, qui paraît étonnante de prime abord, est une façon de compenser²⁷ cette perte et de reporter la péjoration sur un élément moins sensible car ne portant pas sur un critère ethno-racial²⁸.

Enfin, trois occurrences proviennent de personnages noirs et nous ne donnerons ici qu'un seul exemple :

“If you don't give us that money, I'll tell ever **nigger** I know that you're a lyin' crook. I'll call ever member of your church [...] and tell them we ain't got a dime from you [...]”.

(Grisham 318)

— Si vous ne nous donnez pas cet argent, je dirai à tous les **Noirs** que je sais que vous êtes un escroc. Je le dirai à tous vos fidèles [...]. Et je leur raconterai que je n'ai pas reçu un cent.

(Defert 451)

Carl Lee Hailey, l'accusé noir, menace le révérend noir Agee de révéler aux fidèles que ce dernier a détourné les fonds des paroissiens destinés au procès. Puisque le *N-word* semble ici simplement renvoyer aux personnes noires en général (ou du moins à celles que connaît Carl Lee), le traducteur a dû estimer là encore qu'il valait mieux éviter d'employer un terme comme *nègre*, qui ne saurait véhiculer en français le caractère protéiforme du *N-word*²⁹.

Traduction par effacement

²⁶ « There's a lot of autobiography in this book. I no longer practice law, but for ten years I did so in a manner very similar to Jake Brigrance. [...] Much of what he says and does is what I think I would say and do under the circumstances » (Grisham, « author's note » xi).

²⁷ Pour la notion de compensation en traduction, voir Harvey.

²⁸ D. Defert a validé notre hypothèse.

²⁹ Pour « I'll tell ever **nigger** I know that you're a lyin' crook », nous aurions personnellement découpé la phrase autrement et aurions proposé « Je dirai à tous les **Noirs** que je connais [...] ». Nous avons fait part de notre interrogation au traducteur, qui s'avère pencher pour notre interprétation et nous confie par ailleurs qu'il avait initialement rejeté l'emploi de *négro*, trop familier dans ce contexte, dans la mesure où il y a une opposition de classe entre le pasteur noir, politicien dans l'âme, et le « bas peuple » noir. Avec le recul, il se dit qu'il aurait pu utiliser *négro* ou *nègre* pour accentuer cette opposition et proposer par exemple : « Donnez-nous cet argent. Vous êtes un escroc et tous les pauvres négros/pauvres nègres que nous sommes vont le savoir. Je leur dirai à tous, à toutes vos brebis... ». Aujourd'hui, il nous indique qu'il choisirait sans doute la solution suivante : « Donnez-nous cet argent. Sinon, je dis à tous nos frères que vous êtes un escroc » : on retrouverait alors l'hyperonymisation, étudiée *supra* en 3.4., qui mettrait l'accent sur la cohésion de la classe formée par les [pauvres] paroissiens noirs par contraste avec le pasteur.

Pour neuf cas d'effacement³⁰ sur 12, le *N-word* figure soit dans une partie narrative (un cas) soit dans un dialogue (huit cas) où l'on note déjà une forte concentration de ce terme émanant de Blancs ouvertement racistes (voir le 1^{er} exemple en 3.1. « Traduction par *négro* »). L'effacement a une visée stylistique, afin d'éviter l'accumulation de termes injurieux qui paraîtraient très répétitifs.

Pour les trois occurrences restantes, deux sont le fait du narrateur omniscient et l'effacement a alors une visée pragmatique évitant de prêter à ce narrateur (ou à l'auteur) des pensées qui ne s'accorderaient pas avec son statut et l'image qui en est renvoyée. C'est également le cas pour la traduction de la réplique suivante, adressée par Ozzie, le shérif noir, au révérend noir :

“[...] And when he gets through I'll say a few words. I'll tell them what a lyin', sleazy **nigger** you are. [...]”

(Grisham 319)

— [...] Et quand il en aura terminé, je dirai à mon tour quelques mots. Je dirai quelle ³¹fripouille Ø vous êtes. [...]

(Defert 452)

Malgré la situation, loin d'être amicale ici, puisque le *N-word* est utilisé pour exprimer la désapprobation vis-à-vis des actions du révérend, D. Defert a procédé à un effacement, réticent à l'idée d'utiliser un terme péjoratif français dont les acceptions ne recouvriraient pas celles du *N-word* lorsque le locuteur et l'allocutaire sont tous deux noirs. Le traducteur nous a ainsi indiqué que dans un dialogue entre membres de la communauté noire, il réservait plutôt la traduction par terme péjoratif³² aux situations dans lesquelles les personnages étaient des gens du peuple ; or, il s'agit dans notre extrait d'un shérif (représentant l'autorité) et d'un pasteur (appartenant à la classe moyenne supérieure). Il s'agissait aussi, comme pour certains cas d'hyponymisation, de rendre la couleur invisible et de mettre l'accent sur un autre aspect du personnage (sa vénalité ici), étant donné que c'est ce facteur-là qui ressort et distingue les deux individus et non leur couleur de peau, qui est la même. D. Defert nous a ainsi confirmé estimer que le contexte était bien suffisant et que le lecteur savait déjà que les deux protagonistes étaient noirs, ce qui rendait la répétition de cette information inutile.

³⁰ Il existe un treizième effacement (non comptabilisé dans le nombre total) compensé par la traduction de l'adjectif *black* par le nom *nègre* au sein du même segment : “ [...] we demand that this Hailey **nigger** be convicted and his **black** ass sent to the gas chamber!” (Grisham 338)/ — [...] nous réclamons la condamnation de Ø Hailey et nous voulons voir son trou du cul de **nègre** dans la chambre à gaz. (Defert 479).

³¹ D. Defert nous a confié qu'il trouvait le terme *fripouille* peu adéquat et qu'il utiliserait sans doute aujourd'hui *crapule/voleur* ou *pasteur véreux*.

³² D. Defert n'a utilisé que deux fois le nom *nègre* pour traduire le *N-word* dans un contexte mettant en scène des personnages noirs (voir *supra* 3.2. « Traduction par *nègre* »).

Conclusion

Notre étude a permis de relever l'existence d'une palette de sept stratégies de traduction au sein d'un même roman pour le *N-word*, qui comporte un potentiel connotatif liée à de nombreux paramètres, d'ordre historique, énonciatif ou interlocutif. Les choix de traduction semblent dépendre de considérations stylistiques, mais aussi herméneutiques et sémantiques, liées à la valeur du terme dans l'énoncé, et de choix pragmatiques, selon le statut de l'énonciateur et l'image que le traducteur s'en fait ou qu'il veut projeter. Le problème le plus épineux semble correspondre aux cas de figure où le *N-word* est utilisé par des personnages noirs, car aucun terme unique en français ne permet réellement de véhiculer toutes les strates de significations qui se superposent, dans la mesure où les mots s'inscrivent nécessairement dans des cadres différents, reposant sur des substrats historiques et culturels spécifiques. Certes, il n'est pas toujours possible de rendre compte de la totalité des aspects liés au *N-word* et la traduction apparaît, de façon assez visible parfois, comme une suite d'écarts, de décalages et de déplacements. Toutefois, comme nous l'avons vu tout au long de cet article, elle sollicite par là même la créativité de l'auteur qu'est le traducteur, avec la subjectivité qui est la sienne³³. Celui-ci doit négocier les écueils linguistico-culturels liés au *N-word* mais aussi, plus généralement, donner accès à une œuvre de fiction, ouvrir le lecteur à l'Autre et transmettre une émotion, ce qui constitue un credo pour D. Defert, à qui nous laisserons le mot de la fin :

Quel que soit le style, le champ lexical, la complexité de la pensée, on doit emmener le lecteur avec soi. Parce qu'il s'agit de lui raconter une histoire.

L'intriguer, le surprendre, le charmer.

C'est vrai pour l'auteur, ça l'est aussi pour le traducteur.

(Defert, 2015 92)

³³ Même si ce constat peut paraître galvaudé, il faut noter que D. Defert (2015 92, 95) insiste largement sur l'aspect subjectif et personnel lié au travail de traduction.

SOURCES CITÉES

Références

ATLF (Association des traducteurs littéraires de France), fiche de Dominique Defert, <https://atlf.org/repertoire-des-traducteurs/defert/>. Consulté le 7 novembre 2022.

BALLARD, Michel. « Éléments pour une méthodologie réaliste en traductologie ». *Science of Translation Today* (Proceedings of the International Conference, 1-3 Oct. 2007). Dir. Nikolay Garbovskiy. Moscow : Moscow UP, 2007. 47-60.

BEAUCHAMP, Gorman. « Me and the N-Word: the Story of a Peculiar Locution ». *Society* 55 (2018) : 411-416. <https://doi.org/10.1007/s12115-018-0281-7>. Consulté le 8 octobre 2020.

BERMAN, Antoine. *Pour une critique des traductions : John Donne*. Paris : Gallimard, 1995.

DEFERT, Dominique. « Traduire pour le grand public : Intriguer, surprendre, charmer ». *Parallèles* 27.1 (avril 2015) : 89-99.

DUPLAY, Mathieu. « La littérature sans majuscule, ou l'impuissance de l'inassimilable ». *L'Atelier* 13.2 (2022) : 32-47.

HARVARD BOOK STORE'S VIRTUAL EVENT. « Randall Kennedy Discusses “Nigger: The Strange Career of a Troublesome Word” » (twentieth-anniversary edition). <https://www.youtube.com/watch?v=ECXnWv0RIGo>. Consulté le 4 avril 2022.

HARVEY, Keith. « A Descriptive Framework for Compensation ». *The Translator* 1.1 (April 1995) : 65-86.

HAYAKAWA, S.I. *Language in Thought and Action* (1952), 2nd edition, in consultation with Leo Hamalian and Geoffrey Wagner. London : George Allen and Unwin, 1965.

KENNEDY, Randall. « A Note On The Word “Nigger” ». <http://blackhistory.harpweek.com/1Introduction/IntroLevelOne.htm>. Consulté le 19 septembre 2020.

—, « Who Can Say “Nigger”? And Other Considerations ». *The Journal of Blacks in Higher Education* 26 (Winter 1999-2000) : 86-96. <https://www.jstor.org/stable/2999172>. Consulté le 08 juin 2020.

—, *Nigger: The Strange Career of a Troublesome Word* (2002), *With a New Introduction by the Author*. New York : Pantheon Books, 2022.

KERBRAT-ORECCHIONI, Catherine. *La connotation*. Lyon : Presses universitaires de Lyon, 1977.

LAFERRIERE, Dany. « Peut-on encore utiliser le mot “nègre” en littérature ? » 2020a, 8 octobre. <https://www.radiofrance.fr/franceculture/peut-on-encore-utiliser-le-mot-negre-en-litterature-avec-dany-lafferriere-3793144>. Consulté le 12 novembre 2022.

—, « Le poids d'un mot ». 2020b, 5 novembre. <http://www.academie-francaise.fr/le-poids-dun-mot>. Consulté le 10 novembre 2020.

LEECH, Geoffrey. *Semantics* (1974). London : Penguin Books, 1990.

MCWHORTER, John. « The Idea That Whites Can't Refer to the N-Word », *The Atlantic*. August 27, 2019. <https://www.theatlantic.com/ideas/archive/2019/08/whites-refer-to-the-n-word/596872/>. Consulté le 10 novembre 2022.

MURRAY, Noel. « When John Grisham Movies Were King », *The New York Times*, August, 28, 2019. <https://www.nytimes.com/2019/08/28/movies/john-grisham-movies-the-firm.html>. Consulté le 1^{er} avril 2022.

PALMER, Brian. « When Did the Word *Negro* Become Taboo? ». *Slate*. 11 jan. 2010. <https://slate.com/news-and-politics/2010/01/how-old-was-harry-reid-when-the-word-negro-became-taboo.html>. Consulté le 7 octobre 2020.

PROLONGEAU, Hubert. « Les *Dix Petits Nègres* ont changé de titre : “À quoi cela sert-il de modifier des œuvres du passé ?” ». *Télérama*. 24 septembre 2020. <https://www.telerama.fr/livre/les-dix-petits-negres-ont-change-de-titre-a-quoi-cela-rime-t-il-de-modifier-des-oeuvres-du-passe-6699676.php>. Consulté le 12 novembre 2022.

ROBERT, Paul. *Le Nouveau Petit Robert : Dictionnaire alphabétique et analogique de la langue française*. Texte remanié et amplifié sous la direction de Josette Rey-Debove et Alain Rey. Paris : Dictionnaires Le Robert, 2000.

—, *Le Robert, Dico en ligne*. <https://dictionnaire.lerobert.com/definition/negre>. Consulté le 19 novembre 2022.

SIGELMAN, Lee, Steven A. **TUCH** & Jack K. **MARTIN**. « What's in a Name? Preference for “Black” versus “African-American” among Americans of African Descent ». *The Public Opinion Quarterly* 69.3 (Autumn 2005) : 429-438. <http://www.jstor.com/stable/3521549>. Consulté le 2 octobre 2020.

VETTORATO, Cyril. « The n-word : Les usages du mot “nigger” dans la littérature africaine américaine ». *Carnets Première Série - 3 Numéro Spécial* (2011) : 27-50. <http://journals.openedition.org/carnets/6328>. Consulté le 06 juin 2020.

WECKSTEEN, Corinne. *Traduction et connotation*. Thèse de doctorat, Université d'Artois, 2005, 666 p.

WECKSTEEN-QUINIO, Corinne & Bernard **Hœpffner**. « Retraduire Mark Twain aujourd'hui : entretien avec Bernard Hœpffner ». *Traduire* 231 (2014) : 86-91. <http://journals.openedition.org/traduire/671>. Consulté le 13 novembre 2022.

Corpus

GRISHAM, John. *A Time to Kill* (1989). London : Arrow Books, 1992.

—, *Non coupable*. Traduit de l'américain par Dominique Defert. Paris : Club France Loisirs et Éditions Robert Laffont, 1994.